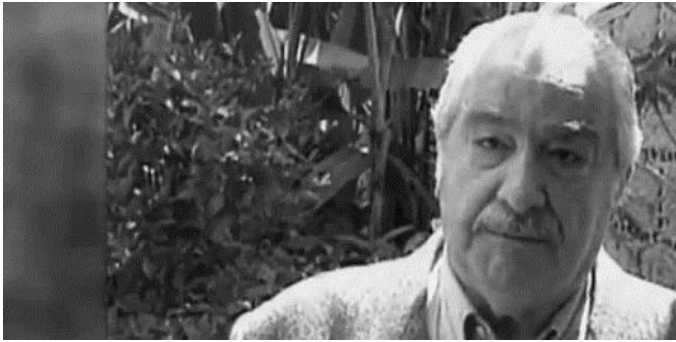


Alvaro Mutis, écrivain colombien, chantre de la mer et du voyage

Raphaëlle Leyris, [Le Monde](#), 26 septembre 2013

Son ami Gabriel Garcia Marquez lui avait dédié "Cent ans de solitude" et le tenait pour "l'un de nos plus grands écrivains".



Son ami Gabriel Garcia Marquez lui avait dédié ***Cent ans de solitude*** (Seuil, 1968) et le tenait pour "***l'un de nos plus grands écrivains***", conviction répétée comme pour faire taire ceux, nombreux, qui voulaient mettre en compétition les deux maîtres des lettres colombiennes. [Récipiendaire en 2001 du prix Cervantes](#), la plus haute distinction de la littérature hispanophone, pour l'ensemble de son œuvre, le poète et romancier Alvaro Mutis, est mort le dimanche 22 septembre des suites d'une maladie cardio-respiratoire dans un hôpital de Mexico, à 90 ans. Il vivait dans la capitale mexicaine depuis 1956.

MÉTIERS IMPROBABLES

Né à Bogota en 1923 d'un père diplomate, il passe ses premières années en Belgique, avant de revenir, en 1932, dans son pays natal. Le lecteur avide de poésie ne fait pas d'études, mais se lance très jeune dans une série de métiers "***improbables***" – un mot récurrent sous sa plume – qui participeront à sa légende, et nourriront ses personnages.

Speaker à la radio, publicitaire, il s'occupe, dans les années 1940, des relations publiques de la compagnie pétrolière Standard Oil... Ce qui lui vaut, à la fin des années 1950, de passer quinze mois en prison pour une affaire de détournement de fonds, après avoir été retrouvé au Mexique par Interpol – cette expérience lui inspirera son premier roman ***Diario de Lecumberri***, en 1960 (***Journal de Lecumberri***, non traduit). Il travaille longtemps pour des compagnies de cinéma américaines, vendant des séries B de par le monde, dont il fait le tour plusieurs fois.

AU BORD DE L'ABÎME

De retour chez lui, à Mexico, il retrouve son ami et voisin "Gabo", qui teste sur lui chaque chapitre de ***Cent ans de solitude*** avant de le rendre à son éditeur, et qui écrira en 1995, dans l'hebdomadaire français ***Le Journal du dimanche*** : "***Il y a une part importante d'Alvaro dans presque tous mes livres***". Le voyage est au cœur de l'œuvre littéraire d'Alvaro Mutis, marquée par ses lectures de Walt Whitman, Pablo Neruda et Henri Michaux pour la poésie, par celle de Jules Verne, Joseph Conrad, Herman Melville et Louis-Ferdinand Céline, dont il est un admirateur passionné, pour le roman.

Mais séparer ces deux aspects de son travail n'a guère de sens : l'anthologie ***Et comme disait Maqroll el Gaviero*** (Gallimard, "Poésie", 2008) montre à quel point l'une est, chez lui, la source de l'autre. Toutes deux marchent de la même manière au bord de l'abîme. L'un de ses premiers recueils, ***Les éléments du désastre***, paru en 1953 (Grasset, 1993) est déjà traversé par la figure de Maqroll le Gabier.

Nourri de "***la conviction que tout était perdu, sans appel et depuis toujours***", cet Ulysse moderne sera le centre de gravité de l'œuvre romanesque joyeusement pessimiste, constituée de chapitres brefs, que Mutis entame dans les années 1980. ***La neige de l'amiral*** (Grasset, 1989) inaugure, en 1986, le cycle de Maqroll (suivront ***Ilona vient avec la pluie***, Grasset, 1989 ; ***La dernière escale du "Tramp Steamer"***, Grasset, 1989 ; ***Ecoute moi, Amirbar***, Grasset, 1992...) Maqroll sera rejoint par Abdul Bashur, "***le rêveur de navires***", et ses trafics en tous genres. Tous les deux sont, au fond, des images de Mutis, décrit dans [Le Monde](#), en 1996, par son traducteur français François Maspéro : "***Beaucoup de superbe, un rien de canaille, quelque chose entre l'idalgo et le boulingueur***".

MÉDICIS ÉTRANGER EN 1989

Si sa poésie lui a obtenu, dès ses débuts, la reconnaissance d'illustres aînés comme le poète mexicain Octavio Paz, ses romans lui permettent de rayonner à travers tout le monde hispanophone, et au-delà. ***La neige de l'amiral*** lui vaut, entre autres, le prix Médicis étranger en 1989. D'autres récompenses suivront, en Italie comme en Espagne, jusqu'au prix Cervantes, en 2001, point d'orgue de sa carrière.

Épicurien ne manquant jamais une occasion de glisser une recette de cocktail dans ses romans, cet homme élégant plaçait la littérature et l'amitié par-dessus tout, mais il était aussi jaloux de son indépendance intellectuelle et politique, ne se revendiquant d'aucune école esthétique ni d'aucun parti – à peine se disait-il vaguement "***royaliste***". A rebours de son ami "Gabo", farouchement engagé à gauche, Alvaro Mutis se vantait de n'avoir jamais signé un manifeste de sa vie – "***et Dieu sait que les écrivains colombiens adorent ça !***". Il a, en revanche, donné à la littérature colombienne quelques uns de ses poèmes et romans les plus frappants.